

## UE 423 – Altérités et médiation

→ Critique du film documentaire *Mayasa l'ange des ombres*, de Martine Journet et Gérard Nougazol (2015) présenté dans le cadre du festival Altérités en mars 2022

Au programme, le :



### Bonne ou mauvaise surprise ? Histoire d'une réception ambivalente

Au moment de la découverte du sujet du film documentaire que j'allais visionner, j'ai senti poindre une certaine curiosité. Le chamanisme ? Pourquoi pas. Mises à part certaines occurrences dans des dessins animés, je n'avais jamais lu ou entendu de discours construits autour de ce que je voyais comme une sorte de pratique religieuse assez mystérieuse et très éloignée de ma réalité, de mon environnement familial. Qu'est-ce qu'un chaman ? Quelqu'un qui invoque des esprits ? Quelqu'un qui fait des potions pour soigner des gens ? Quelqu'un qui aurait reçu un don, à l'image de ce que l'on entend pour les médiums ? Quelqu'un qui pratique une forme de magie noire, proche du vaudou ? Est-ce comme le « sage du village » ? Quelles sont les croyances des chamans ? Est-ce une religion à proprement parler ? Dans quelle culture, dans quelles zones géographiques pratique-t-on le chamanisme ? N'importe qui peut-il être chaman ?

Ce sujet attisait beaucoup de questions chez moi car, bien qu'athée, j'ai toujours été très intéressée par le fait religieux. En outre, j'aime beaucoup découvrir des façons de penser, de vivre, des cultures différentes de la mienne. C'est toujours très enrichissant d'être confronté à des formes d'altérité plus ou moins éloignées de soi, mais jamais totalement irréductibles. C'est même un processus plutôt sain et nécessaire, je dirais. Quoi qu'il en soit, ce visionnage m'apparaissait comme plein de promesses. J'espérais y trouver des réponses à toutes les questions que je me posais et véritablement acquérir des connaissances sur le chamanisme.

Pourtant, cela ne s'est pas déroulé comme prévu et mes attentes ont été quelque peu déçues, du moins dans un premier temps. En effet, dans la première partie du visionnage, je me suis sentie assez frustrée et déstabilisée. Pourquoi cela ? Parce que les témoignages de chamans sont donnés à voir et entendre *in medias res*, sans préambule ni contextualisation, sans explication ni commentaire. Or, cela s'avérait extrêmement déroutant pour moi qui ai l'habitude de documentaires où le regardeur est guidé, où on lui donne la main en lui disant quoi penser, où ce qu'il voit est explicité, où l'information est

vulgarisée, où des connaissances sont livrées dans un discours cohérent et construit. Dans ce film, bien au contraire, je ne pouvais compter que sur moi-même pour faire les liens, comprendre ce qui était entendu derrière un vocabulaire spécifique, ou retrouver les questions auxquelles les personnes interrogées répondaient. Le documentaire semblait me dire « Tiens, voilà des chamans qui parlent, maintenant à toi de te débrouiller pour comprendre ce qu'est le chamanisme, tu as une heure quarante-cinq ». Je me sentais comme lâchée en pleine nature, sans boussole pour retrouver mon chemin. En l'absence des clés de compréhension que j'attendais, je suis donc largement restée sur ma faim à ce niveau-là.

Pire encore, j'ai trouvé que tous ces éléments accentuaient la distance entre l'univers de ces chamans indonésiens et le mien, en le rendant finalement plus hermétique qu'accessible. Tout se passait alors comme si ce silence creusait le fossé entre eux et moi et empêchait une découverte et une compréhension heureuse de la culture d'autrui. Il en est ainsi allé lors de la scène du rituel de guérison, dont le processus n'a pu que me laisser perplexe, faute d'explicitation. D'une certaine façon, j'ai trouvé que ces manques venaient quelque peu saper la volonté de rapprocher le spectateur des chamans, qui transparaît à travers notamment la manière de filmer empreinte de réalisme. En effet, les gros plans sont privilégiés afin d'aboutir à un rendu plus brut et authentique, de favoriser une immersion dans la vie quotidienne et intime des chamans, de nous donner l'impression d'être avec eux, de nous permettre de nous imprégner de tout un univers sensoriel. Ainsi, il y a très peu de montage, les scènes sont longues, les hésitations et les silences sont conservés, de même que les accents de la langue du peuple des Wana, qui est sous-titrée et non doublée.

Du reste, une fois l'inconfort et le dépaysement passés, je suis parvenue à doucement m'acclimater à cette forme de documentaire inédite pour moi. J'ai fini par trouver que l'absence d'explication renforçait la dimension d'immersion. Plus encore, je me disais qu'elle pouvait exprimer une manière de respecter ce peuple, en le laissant parler de lui sans interférer, sans venir superposer une voix autre en guise de doublage ou de voix off. C'était lui et rien que lui ; c'était tout ce qui importait, quitte à déranger les regardeurs avides de saisir tout et tout de suite, comme moi. Il y avait alors comme une poésie qui se dégageait de cette authenticité poussée à son extrême.

De surcroît, j'ai été agréablement surprise par la richesse des thématiques et des enjeux que le film met en scène. Autrement dit, j'ai également été dépaycée au niveau du fond, du contenu du documentaire, mais cette fois dans le bon sens. De manière générale, j'ai trouvé de nombreux aspects très intéressants tels que la mise en exergue d'un mode de vie traditionnel rudimentaire, la confrontation entre le chamanisme et le pentecôtisme (qui semblent, par ailleurs, présenter plusieurs points communs tels que la tension entre des forces du bien et du mal), la dimension missionnaire et colonisatrice de l'école, la question de la mise en fragilité du lien fraternel par des divergences religieuses, le conflit générationnel et culturel qui en découle. Or ces enjeux sont autant d'éléments qui peuvent nous parler à tous et que l'on retrouve dans l'histoire occidentale, comme dans notre quotidien. Par conséquent, il m'a finalement tout de même été possible de relever du familier dans cette altérité de prime abord si lointaine.